

S. Margueron. Ainsi par exemple la transposition française des toponymes. S. Margueron maintient la plupart du temps les noms néerlandais, ce qui me semble être un bon choix; je regrette qu'elle se soit écartée de cette règle en traduisant «Grote Markt» et «Grote Kerk», d'autant plus que la traduction ne me semble pas très heureuse (à savoir «Grand Marché» et «Grand Temple»; j'aurais préféré «Grand-Place» ou «Place du Marché» et «Grande Eglise»). Ces toponymes doivent être accompagnés d'un article défini, et ici je ne comprends pas le système utilisé: comment justifier *Le Plein*, *Le Dreef*, *Le tjalk*, *le schuyt*, *la Havendijk*, *la Langendijk*, *l'étroit Oude Brug*, etc.? J'avoue que «la dijk» et «le brug» choquent mes oreilles... D'autre part, «mijn beste man», paroles adressées par Marie à Maarten, qui vit délibérément en dehors de l'institution conjugale, ne peuvent, à mes yeux, être traduites par «mon cher mari» ce qui, de surcroît, restreint considérablement le sens de l'expression néerlandaise. Mais ce ne sont là que des vétilles face à l'excellente qualité de cette traduction.

Merci à S. Margueron et à Gallimard de permettre au public francophone l'accès à un beau roman qui constitue une introduction de choix à l'âme néerlandaise et à une littérature trop peu connue à l'étranger! ■

*Sonja Vanderlinden*

ARTHUR VAN SCHENDEL, *L'homme de l'eau*, roman, traduit du néerlandais par S. Margueron, Gallimard, Paris, 1984.

#### «Black Venus» - «Chasses».

Coup sur coup, deux ouvrages de Jef Geeraerts, traduits en français par Marie Hooghe, ont paru chez deux éditeurs bruxellois différents.

Un livre traduit a toujours à surmonter un handicap: il émerge d'une atmosphère, d'un contexte (parfois totalement) inconnus de son pays d'accueil et il est bien rare qu'il y survienne à point nommé pour rencontrer cet accord des sensibilités qui lui valut

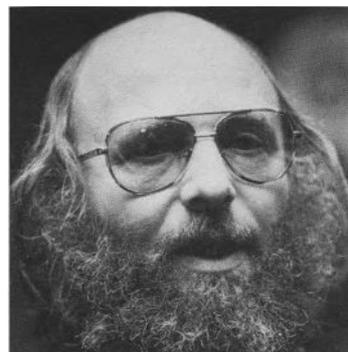
son audience dans son propre pays.

Bien souvent il ne bénéficie pas du renfort des autres ouvrages de l'auteur susceptibles d'illustrer une évolution, ou une obsession, ou une dénonciation, ou tout simplement de constituer une «masse critique» qui impose au lecteur cette nouvelle signature.

Dans le cas des deux ouvrages de Geeraerts, publiés presque en même temps, le handicap peut paraître moins important. Deux titres frappent davantage qu'un seul, mais surtout: les Belges francophones et néerlandophones ont en commun leur histoire zairoise. En effet, Geeraerts a situé les événements de plusieurs de ses livres dans l'ancien Congo belge, où il fut assistant de l'administrateur territorial (1955-1960). A en croire ces livres, on aurait de la peine à citer en exemple cet ancien fonctionnaire. Geeraerts lui-même les a qualifiés «absolument» autobiographiques, et il n'y a pas si longtemps il déclarait encore au cours d'une interview: «J'avais des dépenses spéciales parce que je sortais régulièrement avec des femmes africaines et c'est pourquoi il m'est arrivé de trafiquer de l'or...» D'une façon plus générale, il ajoutait: «... A l'époque j'étais une bête, maintenant je suis devenu un 'homme' grâce à l'écriture...»

C'est plus précisément dans les quatre tomes de la série *Gangreen* que Geeraerts s'est débarrassé de toute sa période d'apprentissage ainsi que de toute son époque coloniale. Depuis lors il est devenu l'un des auteurs les plus lus de Flandre et, - curieux détail à ce propos -, serre-file de la liste des socialistes flamands lors des élections européennes en 1984.

Le premier de ces quatre volumes de la série *Gangreen* est sorti aux Editions Labor: *Gangrène I - Black Venus*. Ce livre fit scandale lors de sa parution initiale en 1968, et l'auteur fut accusé de racisme et de pornographie. Il n'empêche que l'ouvrage se vit décerner le prix national de Prose



Jef Geeraerts (°1930). (Photo P. van den Abeele).

narrative octroyé tous les trois ans! Dans son livre *Black Venus*, Jef, le jeune assistant de l'administrateur territorial, un double de Geeraerts lui-même, raconte avec grande nostalgie les merveilleuses années passées au Congo, des années chargées de délices culinaires, de chasse, de pêche et surtout d'aventures érotiques. Son passé érotique d'Occidental détonne farouchement avec la vie primitive et spontanée dans laquelle il s'abîmait aux colonies, secondé par toute une série de négresses pour lesquelles «black venus» est un collectif. Deux de ces femmes africaines surtout tiennent une place importante: Mbala, la fille d'un chef indigène, qui dépouille Jef de l'emprise que la culture occidentale exerce sur lui, et Catherine, une fille de roi, qui par la suite lui fait comprendre que, quoi qu'il fasse, il ne pourra plus jamais échapper complètement à l'Europe. Une idée fondamentale se cache derrière le machisme ostentatoire de Jef: le rejet de la morale chrétienne et du système colonial où cette morale se concrétise, en particulier de l'œuvre missionnaire. Ils tuent la vie. Mais... partout ils sont en progression, en Afrique aussi, et en relatant ces faits en Belgique, Jef en est réduit à l'impuissant regret de son paradis perdu.

La traductrice n'a pas reculé devant le défi stylistique de ce livre, à savoir le langage qui coule de source et les phrases longues de

plusieurs pages sans ponctuation, défilant d'une traite sous les yeux du lecteur et suggérant ainsi l'intensité et la vigueur de la vitalité de Jef.

*Black Venus* ne fera certainement plus scandale quant à son contenu; sur le plan littéraire cependant, l'ouvrage vaut toujours la peine d'être lu.

En passant, je renvoie aussi à une autre traduction française d'une œuvre de Geeraerts datant de la même période: *Ik ben maar een neger* (1962), suivi de *Het verhaal van Matsombo* (1966), parus en un seul volume intitulé *Je ne suis qu'un nègre*, dans une traduction française de Maddy Buysse (1971 - Fayard, Paris). Cette double histoire porte également sur le Zaïre et les Zaïrois et se déroule pendant les années troublées qui suivirent la proclamation de l'indépendance. *Je ne suis qu'un nègre*, qui, plus que *Black Venus*, est un pamphlet et un document d'époque, nous montre comment Matsombo, obnubilé par l'idée fataliste que les Noirs appartiennent à une race maudite, traduit cette conviction en une réalité écœurante.

L'autre livre que Marie Hooghe a traduit en 1984 a été écrit bien plus tard; aussi cet ouvrage est-il sorti en français peu après sa publication en néerlandais (1981). Il s'intitule *Chasses*, publié aux Editions La Longue Vue, dans la série «La pie sur le gibet», une collection que l'éditeur déclare destinée à faire connaître les écrivains flamands contemporains dans les pays francophones.

*Chasses* apparaît sous forme d'un double reportage (de nouveau) relatant deux parties de chasse. Le premier se rattache aux deux livres congolais précités puisqu'il raconte la chasse au «buffle de forêt» en 1960, l'année où la colonie devint indépendante. On y retrouve la même verve, le même appétit de vivre, les mêmes relations ambiguës entre Noirs et Blancs, mais une incurable nostalgie y transfigure un passé plus éblouissant encore

de s'être évanoui dans de si tragiques circonstances.

La seconde chasse se déroule sur l'île de Kodiak en Alaska, vingt ans après la première. Ici, il s'agit d'un Belge d'âge moyen qui se lance une dernière fois dans une aventure sauvage (abattre un grizzly), mais qui a dû troquer cette Afrique imprévisible contre une Amérique du Nord hyper-organisée et qui doit compenser son audace d'antan par l'expérience et la sagesse de l'homme plus mûr. Il n'est pas étonnant que ces pages aussi respirent la même nostalgie: voilà une aventure qui ne fera pas long feu; une prestation grisante certes, mais la vraie vie de l'homme moderne revendiquera à nouveau ses droits irrévocables.

*Chasse* n'est pas le livre le plus saisissant de Geeraerts, mais c'est une œuvre très typique de cet écrivain fort controversé qui compte de nombreux lecteurs. ■

Jan DeLoof

(Tr. J. Hermans)

JEF GEERAERTS, *Gangrène 1 - Black Venus*, traduit du néerlandais par Marie Hooghe, Ed. Labor, Bruxelles, 1984, 159 p.

JEF GEERAERTS, *Chasses*, récit traduit du néerlandais par Marie Hooghe, Collection «La pie sur le gibet» de Ed. La Longue Vue, Bruxelles, 1984, 156 p.

---

## Médias

---

### La publicité aux Pays-Bas.

La publicité clandestine à la télévision est devenue tellement habituelle que la plupart d'entre nous ne la remarquent même plus. Il est tout à fait admis qu'un présentateur fasse la lecture d'un article de journal en tenant celui-ci de telle façon que chaque téléspectateur puisse en lire le titre: *Het Parool* par exemple. Il est courant qu'un homme politique ou un athlète soit interviewé sur un aéroport, tandis que l'inscription *KLM* apparaît à l'arrière-plan. Personne n'est pris de stupéfaction lorsque, au cours d'une émission sur les animaux aquatiques, un canot à moteur équipé d'un moteur *Evinrude* traverse l'écran en vrombissant. La

publicité clandestine est entrée dans les moeurs; quasiment plus personne ne s'en soucie.

Plus personne, sauf le ministre néerlandais du Bien-Être, de la Santé et de la Culture, M. Brinkman. Brusquement, sans qu'aucune société néerlandaise de télédiffusion en eût exprimé le souhait, il voulut mettre un terme, à la fin de l'année 1984, à cette publicité clandestine. Les sociétés devaient la bannir de leurs programmes; ainsi le voulait d'ailleurs la loi. Et pour donner du poids à sa décision, le ministre présenta l'addition à un certain nombre de sociétés: une amende salée pénalisant la présence de publicité clandestine dans leurs émissions.

La réaction des sociétés ne fut pas toujours conséquente. L'on poussa les hauts cris, non pas au premier chef en raison de l'importance des amendes, mais bien eu égard aux conséquences pratiques d'une telle décision. Une réaction très fréquente était la suivante: «Comment pourrions-nous désormais par exemple présenter un livre dans une émission culturelle? Nous ne pourrions plus montrer la couverture au téléspectateur sans être accusés de nous livrer à la publicité clandestine». Une remarque judicieuse, me direz-vous. Oui, n'étaient les dessous de l'affaire.

Primo: les sociétés de télédiffusion qui devaient payer les amendes étaient celles qui disposent d'une large audience, telles que *Veronica*. Celle-ci ne se distingue certainement pas par une pléthore de programmes culturels: le produit télévisuel qu'elle offre est «populaire» par nature et destiné pour une large part à la jeunesse. La publicité clandestine diffusée par cette société est dans le même ton, de telle sorte que l'argument «culturel» utilisé pour repousser la décision du ministre Brinkman n'est rien d'autre qu'une manœuvre hypocrite.

Secundo: on peut s'étonner que personne ne fit allusion au fond du problème, à savoir que la publicité clandestine représente une source de revenus pour les